



Fanny Goffe P.^t

H. Robinson Sc.

Pauline!
Paulina

PAULINE.

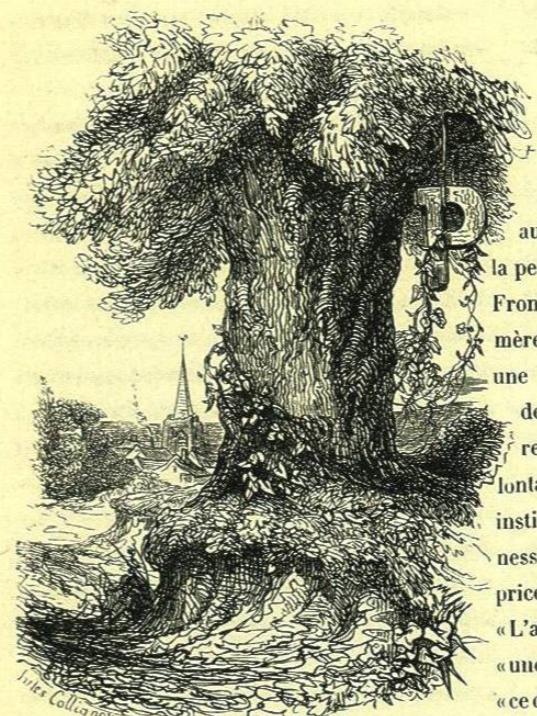
GEORGE SAND.

PAULINE

Pauline vivió durante la penúltima parte de su vida, en el pueblo de St. Armand, con su amada madre ciega; su existencia era una existencia llena de sacrificios, un voluntario renunciamiento a todos los placeres de la juventud. A todos los caprichos de la mujer, o a cosas a vivir en una dependencia tal de su hija, que una enfermera dijó, una observación de esta se podía considerar un trastorno; en aquella serie de sombreras y blos nimios silenciosas, la mejor de las cuales era necesaria para llevarla la vida.

Cuando la ciega estaba constantemente acostada, y no tenía

PAULINE.



Jules Collignon

Pauline vivait dans la petite ville de St-
Front, avec sa vieille mère aveugle. C'était une existence toute de sacrifice, un renoncement volontaire à tous les instincts de la jeunesse, à tous les caprices de la femme. « L'aveugle était dans une telle dépendance de sa fille, qu'une contrariété, une distraction de celle-ci, pouvaient apporter le trouble dans cette suite d'innombrables petites attentions, dont la moindre était nécessaire pour lui rendre la vie tolérable. Quand l'aveugle était commodément couchée, et qu'elle ne craignait plus aucun

Paulina vivia en el pequeño pueblo de St-Front, con su anciana madre ciega: su existencia era una existencia toda de sacrificios, un voluntario renunciamiento á todos los instintos de la juventud, á todos los caprichos de la muger. « La ciega vivia en una dependencia tal de su hija, que una contrariedad, una distraccion de ésta podia ocasionar un trastorno en aquella serie de innumerables nimias atenciones, la menor de las cuales era necesaria para hacerle llevadera la vida. « Cuando la ciega estaba cómodamente acostada, y no temia

« danger, aucune privation pour quelques heures, « elle se donnait le cruel soulagement de blesser, « par des paroles aigres et des murmures injustes, « les gens dont elle n'avait plus besoin; mais, aux « heures de sa dépendance, elle savait fort bien « se contenir et enchaîner leur zèle par des ma- « nières plus affables. »

Pauline acceptait avec courage les exigences de sa mère; cependant, « à travers cette admirable abnégation de tous les instants, elle laissait percer malgré elle un mutet mais éternel reproche que sa mère comprenait fort bien et redouloit affreusement. Il semblait que ces deux femmes craignissent de s'éclairer mutuellement sur la lassitude qu'elles éprouvaient d'être ainsi attachées l'une à l'autre, un être moribond à un être vivant: l'un effrayé des mouvements de celui qui pouvait à chaque instant lui enlever son dernier souffle, et l'autre épouvanté de cette tombe où il craignait d'être entraîné à la suite d'un cadavre. »

Un jour, une jeune femme qu'on reconnaissait pour une parisienne à l'élégance de sa toilette et à la distinction de sa tournure, vint frapper à la triste maison de Pauline. C'était Laurence, une amie d'enfance, aujourd'hui actrice à Paris, et qui passait par hasard à Saint-Front, où elle avait été élevée autrefois. En montant l'escalier à vis, auquel une corde luisante servait de rampe, elle ne put s'empêcher de comparer son luxe à l'existence de Pauline, condamnée à végéter là comme la mousse verdâtre qui se trainait sur les murs humides.

« Elle poussa la porte, qui roula sur ses gonds en silence. Rien n'était changé dans la grande pièce, décorée par les hôtes du titre de son on. Le carreau de briques rougeâtres bien lées, les boiseries brunes soigneusement dégagées de poussière, la glace dont le cadre en chêne sculpté avait été doré jadis, les meubles massifs brodés au petit point par quelque aïeule de la famille, et deux ou trois tableaux de dé-

« y a ningun peligro, ninguna privacion por algunas horas, se daba á sí misma el cruel consuelo de herir, con palabras acerasas é injustos murmullos, á las personas de quienes ya no tenia necesidad; pero, en las horas de su dependencia, sabia muy bien contenerse y estimular su celo con palabras mas afables. »

Paulina aceptaba con valor las exigencias de su madre; sin embargo, « en medio de aquella admirable abnegación de todos los instantes, dejaba traslucir, á pesar suyo, una muda pero eterna reconvención que su madre comprendía muy bien y temía terriblemente. Parecía que aquellas dos mugeres temblaban de ilustrarse mútuamente sobre el hastío que les causaba estar así como atadas una á otra, un ser moribundo á un ser vivo; el uno aterrado de los movimientos del que á cada instante podía arrancarle su último aliento, y el otro despavorido en vista de aquella tumba á que temía ser arrastrado en pos de un cadáver. »

Un dia, una joven á quien era fácil reconocer por una parisense en la elegancia de su traje y la gallardía de su porte, fué á llamar á la puerta de la triste casa de Paulina: aquella joven era Lorenza, una amiga de infancia, á la sazon actriz en Paris, y que pasaba casualmente por Saint-Front, donde se había criado. Al subir la escalera de caracol, á la que servía de baranda una cuerda reluciente, no pudo menos de comparar su lujo á la existencia de Paulina, condenada á vegetar allí como el verdoso musgo que rastreaba sobre las húmedas paredes.

« Empujó la puerta, que giró en silencio sobre sus goznes: nada estaba mudado en la gran pieza, decorada por los huéspedes con el título de salon. El piso de ladrillos rojizos bien aljofados, las ensambladuras pardas cuidadosamente limpias de polvo, el espejo cuyo marco de encina tallada fué dorado en otro tiempo, los macizos muebles bordados con menudos puntos por alguna abuela de la familia, y dos

« votion légués par l'oncle, coré de la ville, tout était précisément resté à la même place et dans le même état de vétusté robuste depuis dix ans. La salle vaste et basse offrait à l'œil une profondeur terne qui n'était pas sans charme. Il y avait, dans le vague de la perspective, de l'austrité et de la méditation, comme dans ces tableaux de Rembrandt, où l'on ne distingue, sur le clair-obscur, qu'une vieille figure de philosophe ou d'alchimiste, brune et terreuse comme les murs, terne et maladive comme le rayon habilement ménagé où elle nage. Une fenêtre à carreaux étroits montés en plomb, ornée de pots de basilic et de géranium, éclairait seule cette vaste pièce; mais une suave figure se dessinait dans la lumière de l'embrasure et semblait placée là comme à dessein pour ressortir seule, et par sa propre beauté, dans le tableau: c'était Pauline. Elle était grande et d'une ténuité si excessive qu'on eût dit qu'elle allait se briser en changeant d'altitude; elle était vêtue de brun avec une petite collerette d'un blanc scrupuleux et d'une égalité de plis vraiment monastique. Ses beaux cheveux châtains étaient lissés sur ses tempes avec un soin affecté; elle se livrait à un ouvrage classique, ennuyeux, odieux à toute organisation pensante: elle faisait de très-petits points réguliers avec une aiguille imperceptible, sur un morceau de batiste dont elle comptait la trame fil par fil.

« Quand la voyageuse eut fait quelques pas, elle distingua, dans la clarté de la fenêtre, les lignes brillantes du beau profil de Pauline, ses traits réguliers et calmes, ses grands yeux voilés et nonchalants, son front pur et uni, plutôt découvert qu'élevé, sa bouche délicate qui semblait incapable de sourire. Elle était toujours admirablement belle et jolie, mais elle était maigre et d'une pâleur uniforme qu'on pouvait regarder comme passée à l'état chronique. Dans

« ó tres cuadros de asuntos devotos legados por el tio, cura del pueblo, todo continuaba en el mismo sitio y en el mismo estado de robusta vejez hacia diez años. La sala, espaciosa y baja de techo, ofrecía á la vista una austera profundidad que no carecía de cierto encanto. Había, en la vaguedad de la perspectiva, austerdad y meditación, como en aquellos cuadros de Rembrandt, donde no se distingue, sobre el claro-oscuro, más que una añosa figura de filósofo ó de alquimista, parda y terrosa como las paredes, mustia y enfermiza como la luz habilitante dispuesta en que nada. Una vidriera de estrechos vidrios encajados en tiras de plomo, adornada con tiestos de albahaca y de geranio, alumbraba sola aquella gran pieza; pero una suave figura se destacaba sobre la luz de la ventana, y parecía colocada allí como de intento para resaltar sola, y por su propia hermosura, en el cuadro: aquella figura era Paulina. Paulina era alta y tan excesivamente delgada que parecía que iba á quebrarse mudando de actitud; estaba vestida de color oscuro con una golita de una blancura escrupulosa y de una igualdad de pliegues verdaderamente monástica. Su hermoso pelo castaño estaba alisado sobre sus sienes con afectado esmero; entregaba base á una labor clásica, fastidiosa, odiosa á toda organización pensadora; estaba haciendo puntitos muy regulares con una aguja imperceptible en un pedazo de batista cuya trama contaba hilo á hilo.

« Luego que la viagera dió algunos pasos, distinguía, en la claridad de la ventana, las brillantes líneas del hermoso perfil de Paulina, sus facciones regulares y serenas, sus rasgados ojos velados é indiferentes, su frente pura y tersa, mas bien despejada que alta, su boca delicada que parecía incapaz de sonreir. Siempre era admirablemente hermosa y bonita, pero estaba flaca y tenía una palidez uniforme que podía considerarse crónica en ella. En el

« le premier instant, son ancienne amie fut tentée de la plaindre; mais en admirant la sérénité profonde de ce front mélancolique doucement penché sur son ouvrage, elle se sentit pénétrée de respect bien plus que de pitié. Elle resta donc, immobile et muette, à la regarder; mais comme si sa présence se fût révélée à Pauline par un mouvement instinctif du cœur, celle-ci se tourna tout à coup vers elle et la regarda fixement sans dire un mot et sans changer de visage.



« — Pauline! ne me reconnais-tu pas? s'écria l'étrangère, as-tu oublié la figure de Laurence?

« Alors Pauline jeta un cri, se leva, et retomba sans force sur un siège. Laurence était déjà dans ses bras et toutes deux pleuraient. »

Après les premiers épanchements, les deux amies se racontèrent leurs vies si différentes. Et Pauline, tout en frémissant à l'idée des pompes mondaines où Laurence s'était jetée, ressentait à son insu des élans de curiosité pour ce monde inconnu, plein de terreurs et de prestiges. En

« primer momento, su amiga estuvo tentada de compadecerla, pero admirando la profunda serenidad de aquella frente melancólica dulcemente inclinada sobre su labor, se sintió penetrada de respeto mas bien que de compasión. Quedóse, pues, inmóvil y muda mirándola, pero como si su presencia se hubiese revelado á Paulina por un movimiento instintivo del corazón, ésta se volvió de repente hacia ella y la miró de hito en hito sin decir palabra y sin mudar de semblante.

« — ¡Paulina! ¿no me reconoces? exclamó la estrangera; ¿has olvidado las facciones de Lorenza?

« Entonces Paulina lanzó un grito, se levantó, y volvió á caer sin fuerza en una silla. Lorenza estaba ya en sus brazos, y ambas lloraban. »

Pasadas las primeras expansions, las dos amigas se contaron sus vidas tan diferentes, y Paulina, aunque estremeciéndose á la idea de las pompas mundanas en que se había precipitado Lorenza, sentía involuntarios impulsos de curiosidad hacia aquel mundo desconocido, lleno de terrores y de

voyant, en admirant la beauté de Laurence, la grâce de ses manières, elle sentait éclore en soi un sentiment enivrant et douloureux, quelque chose qui tenait le milieu entre l'admiration et la crainte, entre la tendresse et l'envie. Les deux jeunes femmes s'arrangèrent pour passer ensemble tout le temps du séjour de Laurence à Saint-Front. Pauline était impatiente de comprendre la vie, les jouissances de l'art et celles de la gloire, celles de l'activité et celles de l'indépendance. Et Laurence éludait toutes ses questions, en lui demandant, à son tour, les joies intimes de sa vie évangélique, afin de tourner toute l'exaltation de leur entretien vers cette poésie du devoir, qui lui semblait le partage d'une âme pieuse et resignée. Mais Pauline ne répondit aussi que par des réticences; et pressée de vivre, de s'épanouir comme une pauvre fleur longtemps privée d'air et de soleil, elle força Laurence à épouser son âme avec confiance et naïveté.

« Pauline dévorait ses paroles. Elles tombaient dans son cœur et dans son cerveau comme une pluie de feu; pâle, les cheveux épars, l'œil embrasé, le coude appuyé sur son chevet virginal, elle était belle comme une nymphe antique, à la lueur de la lampe qui brûlait entre les deux lits. Elle fit un douloureux retour sur elle-même, et se demanda à quoi, en effet, servaient tous ces merveilleux ouvrages de broderie qui remplissaient ses longues heures de silence et de solitude, et qui n'occupaient ni sa pensée ni son cœur. Elle fut effrayée de tant de belles années perdues, et il lui sembla qu'elle avait fait de ses plus nobles facultés, comme de son temps le plus précieux, un usage stupide, presque impie. »

C'en était fait du repos de la triste provinciale. Quand Laurence partit, Pauline pleura avec amertume en songeant à sa destinée de tous les jours, car elle n'était pas douée des instincts de douceur, d'amour et d'humilité qui caractérisent les natures vraiment évangéliques. Elle

prestigios. Viendo, admirando la hermosura de Lorenza, la gracia de sus modales, sentia nacer en su pecho un afecto embriagador y doloroso, algo que era como un término medio entre la admiración y el temor, entre la ternura y la envidia. Las dos jóvenes se concertaron para pasar juntas todo el tiempo que se detuviese Lorenza en Saint-Front. Paulina estaba impaciente por comprender la vida, los goces del arte y los de la gloria, los de la actividad y de la independencia; y Lorenza eludía todas sus preguntas, inquiriendo de ella, á su vez, las íntimas delicias de su vida evangélica, á fin de convertir toda la exaltacion de su conferencia hacia aquella poesía del deber, que le parecía el patrimonio de una alma piadosa y resignada, pero Paulina no respondia tampoco mas que con reticencias, y anhelosa de vivir, de dilatarse como una pobre flor por mucho tiempo privada de aire y de sol, obligó á Lorenza á abrirlle su alma con confianza y candor.

« Paulina devoraba sus palabras, que caian en su corazon y en su cabeza como una lluvia de fuego; pálida, el cabello destrenzado, los ojos encendidos, el codo apoyado en su cabecera virginal, estaba hermosa como una ninfa antigua, al resplandor de la lámpara que ardía entre las dos camas. Hizo un doloroso examen de su vida, y se preguntó para qué servian, en efecto, aquellas maravillosas labores de bordados que llenaban sus largas horas de silencio y soledad y que no ocupaban ni su pensamiento ni su corazon: estremeciéose pensando en tantos hermosos años perdidos, y parecióle que había hecho de sus mas nobles facultades, como de su mas precioso tiempo, un uso estúpido, casi impío. »

Ya estaba perdido sin remedio el sosiego de la triste provinciana. Cuando partió Lorenza, Paulina lloró amargamente pensando en su destino de todos los días, porque no estaba dotada de los instintos de dulzura, de amor y de humildad que caracterizan á las naturalezas verdaderamente

était peu portée à l'abnégation et s'était trouvée malheureuse, immolée qu'elle était à ses devoirs.

Un an après, la vieille aveugle mourut. Aussitôt Laurence vint chercher son amie et l'emmena à Paris. « Pauline, touchée, curieuse, entraînée, » posa un pied tremblant sur le seuil de cette vie nouvelle, se promettant de revenir sur ses pas au premier mécompte qu'elle y rencontrerait. « Elle fut admirable dans ses premiers rapports avec de nouvelles existences. Toujours fière dans son indigence, elle eut la noblesse de savoir se rendre utile plus que dispendieuse. Elle refusa les jolies toilettes que Laurence lui voulait faire adopter. Elle s'en tint strictement à son deuil habituel, à sa petite robe noire, à sa petite collette blanche, à ses cheveux sans rubans et sans joyaux. »

A l'entrée de l'hiver, la maison de la célèbre actrice fut ouverte à un cortége d'hommes distingués. Bientôt des gens de lettres, des artistes, des journalistes, des hommes d'État, « les uns remarquables par le talent, d'autres par la figure et l'élegance, d'autres encore par le crédit et la fortune, passèrent peu à peu d'abord, et puis en foule, devant le rideau où Pauline brûlait de voir le monde de ses rêves se dessiner enfin à ses yeux. »

Parmi les habitués du salon de Laurence, il y avait un M. de Montgenays, qui s'était mis en tête de vaincre la fierté de l'actrice, parce que cela était difficile et aurait du retentissement. Comme Laurence restait indifférente à ses galanteries, Montgenays imagina de feindre une velleité d'amour pour Pauline. C'était le premier homme d'une belle figure et d'une véritable élégance, qui se fut encore occupé d'elle. Elle en éprouva une sorte de terreur; et pour la première fois, s'examinant avec inquiétude, elle se trouva mise sans goût et sans distinction. Mais bientôt elle ne put se défendre de trouver un grand charme dans les paroles flatteuses que Montgenays lui adressait. Et toutes ces coquetteries de la politesse, dont

évangéliques. Era de suyo poco propensa á la abnegacion y era desgraciada inmolándose á sus deberes.

Un año despues murió la anciana ciega: al instante Lorenza fué á buscar á su amiga y se la llevó á Paris. « Paulina, conmovida, curiosa, fascinada, puso un pie trémulo en el dintel de aquella vida nueva, proponiéndose retroceder al primer desengaño en que tropezase. En sus primeras relaciones con nuevas existencias estuvo admirable; siempre activa en su indigencia, tuvo la nobleza de saber hacerse útil mas que once rosa. Rehusó los trajes elegantes que Lorenza quería hacerla adoptar; atuvióse estrictamente á su luto habitual, á su vestido negro, á su cuellecito blanco, á sus cabellos sin lazos ni joyas. »

A la entrada del invierno, la casa de la célebre actriz se abrió á una multitud de hombres de distincion. Pronto literatos, artistas, periodistas, hombres de estado, « unos notables por el talento, otros por la figura y la elegancia, otros por el crédito y el caudal, pasaron poco á poco primariamente, y luego de tropel, por delante del teón donde Paulina anhelaba ver el mundo de sus sueños aparecer enfin ante sus ojos. »

Entre los mas asiduos concurrentes al salon de Lorenza, había un tal M. de Montgenays, que se había empeñado en vencer la altivez de la actriz, porque era cosa difícil y que metería mucho ruido. Como Lorenza recibia con indiferencia sus galanteos, Montgenays discurrió apparentar una ventolera de amor hacia Paulina. Aquel era el primer hombre de buena figura y de verdadera elegancia que había hecho caso de ella. Al principio aquel amor le causó una especie de terror, y por primera vez, examinándose con inquietud, se halló ataviada sin gusto ni elegancia; pero al cabo de poco tiempo, no pudo menos de encontrar un grande atractivo en las lisongeras palabras que le dirigía Montgenays, y todos aquellos artificios de

elle ne connaissait pas la banalité ou la perfidie, la réveillerent de sa langueur habituelle. Laurence s'aperçut de l'amour de Pauline: elle s'effraya pour son amie des suites de cette dangereuse intrigue, et lui donna quelques conseils. Mais la désiante Pauline attribua à la jalouse cette sollicitude de l'amitié. Montgenays, d'ailleurs, entretenait par sa conduite équivoque les soupçons de la jeune provinciale; bien que ne l'aimait pas et s'indignant en lui-même de « l'aplomb crétule de cette petite bourgeoise qui croyait effacer à ses yeux l'éclat de la grande actrice, il commençait à se fatiguer de son rôle. » Trop fière pour perséverer dans un amour mal récompensé, Pauline ne souffrait déjà plus que de l'humiliation d'être délaissée. Mais cette douleur était la plus grande qu'elle put ressentir: la colère faisait plus de ravages en elle que le regret. Elle supposait à Laurence des torts que celle-ci n'avait pas, et cependant elle ne se croyait pas ingrate envers cette généreuse femme qui l'aimait comme une sœur. Elle avait cependant le sens droit et un grand amour de la justice; mais, dominée par un immense amour-propre, son discernement était souvent en défaut. « Sa beauté, son esprit, sa belle conduite envers sa mère, la pureté de ses mœurs et de ses pensées, étaient sans cesse là devant elle comme des trésors lentement amassés dont on devait lui rappeler la valeur pour l'empêcher d'envier ceux d'autrui; car elle voulait être quelque chose, et plus elle affectait de se rejeter dans la condition du vulgaire, plus elle se révoltait à l'idée d'y être rangée. »

Montgenays avait cependant repris ses assiduités auprès de Pauline. Il l'avait même attirée à un rendez-vous secret où elle lui avait tout pardonné.

Laurence tenta un dernier effort pour dessiller les yeux de son amie. A la suite de cette explication, Pauline disparut.

Elle se retira dans une mansarde, où elle vécut misérablement du fruit de son travail. Durant

la cortesía, cuya vanidad ó cuya perfidia no conocía, la despertaron de su habitual descaecimiento. Lorenza se apercibió del amor de Paulina; tembló por su amiga de las resultas de aquel peligroso amorío, y le dió algunos consejos, pero la desconfiada Paulina atribuyó á celos ó envidia aquel desvelo de la amistad. Montgenays, además, con su conducta equívoca, fomentaba las sospechas de la joven provinciana; aunque no la amaba, y se indignaba interiormente de « la crédula formalidad de aquella tontuela que creía eclipsar á sus ojos el esplendor de la grande actriz, empezaba á cansarse del papel. » Demasiado orgullosa para perseverar en un amor mal recompensado, Paulina no sufria ya mas que de la humillacion de verse abandonada, pero este dolor era el mayor que podía experimentar; la cólera hacia mas estragos en ella que el sentimiento. Suponia en Lorenza culpas que ésta no tenía, y sin embargo no se creía ingrata con aquella generosa muger que la quería como á una hermana. Tenía sin embargo un juicio recto y sumo amor á la justicia; pero dominada por un inmenso amor propio, su discernimiento la engañaba muchas veces. « Su hermosura, su noble conducta con su madre, la pureza de sus costumbres y de sus pensamientos estaban sin cesar delante de su vista como tesoros lentamente allegados cuyo valor debian recordarle para impedirla envidiar los agenos; porque quería ser algo, y cuanto mas afectaba resignarse á la condicion del vulgo, mas se indignaba á la idea de que la colocasen en ella. »

Montgenays entre tanto había vuelto á sus obsesivos rendimientos con Paulina, y aun la había atraido á una cita secreta donde ella se lo perdonó todo.

Lorenza probó un postre esfuerzo para abrir ojos á su amiga. De resultas de aquella explicacion, desapareció Paulina.

Retiróse á una guardilla, donde vivió miserablemente del fruto de su trabajo. Durante algunos

quelques mois, Montgenays la vit tous les jours sans pouvoir vaincre son stoïcisme et sa vertu; mais, à force d'exciter sa jalousie et de peindre Laurence comme une coquette ambitieuse qui cherchait à se faire épouser par un homme riche et puissant, il persuada à Pauline qu'en s'abandonnant à lui avec dévouement et sans arrière-pensée, elle donnerait au monde un grand exemple de passion, de désintéressement et de grandeur d'âme. « Pour faire le contraire de Laurence, qui était l'âme la plus généreuse et la plus passionnée, Pauline fit les actes de la passion et de la générosité, elle qui était froide et prudente : elle se perdit. »

Quand Montgenays l'eut compromise, il l'épousa par ostentation. « Mais jamais femme plus vaine et plus ambitieuse de gloire ne fut plus délaissée, plus humiliée, plus effacée; car Montgenays ne l'aimait déjà plus, si tant est qu'il l'eût jamais aimée. »

En général, quel que soit le caractère des femmes de George Sand, on les aime, et quelles que soient leurs fautes, on ne peut leur refuser l'estime et l'approbation. Pauline est peut-être la seule qui n'inspire pas une vive sympathie. Laurence, la grande artiste, la femme d'impression, est bien plus attrayante. Mais George Sand nous a dit la morale de son drame dans cette réflexion qui le termine :

« Beaucoup de vertus tiennent à des facultés négatives. Il ne faut pas les estimer moins pour cela. La rose ne s'est pas créée elle-même; son parfum n'en est pas moins suave, parce qu'il émane d'elle sans qu'elle en ait conscience; mais il ne faut pas trop s'étonner si la rose se flétrit en un jour, si les grandes vertus domestiques s'altèrent si vite sur un théâtre pour les quelles n'avaient pas été créées. »

meses, Montgenays la vió todos los días sin poder vencer su estoicismo y su virtud; pero á fuerza de escitar sus celos y de pintarla á Lorenza como una coqueta ambiciosa que trataba de lograr que se casase con ella un hombre rico y poderoso, persuadió á Paulina que abandonándose á él con entero sacrificio y sin segunda intencion daria al mundo un grande ejemplo de pasion, de desinterés y de magnanimidad. « Por hacer lo contrario de lo que hacia Lorenza, que era el alma mas generosa y apasionada, Paulina hizo los actos de la pasion y de la generosidad, ella que era fria y prudente, y se perdió. »

Cuando Montgenays comprendió bien á aquella muger, se casó con ella por ostentacion. « Pero jamás muger mas vana ni mas ambiciosa de gloria se vió mas abandonada, mas humillada, mas eclipsada, porque Montgenays ya no la amaba, si es que algun dia la había amado. »

En general, cualquiera que sea el carácter de las mugeres de Jorge Sand, se las quiere, y cualesquiera que sean sus culpas, no puede uno negarles su aprecio y su aprobacion. Paulina es acaso la única que no inspira una viva simpatía. Lorenza, la grande artista, la muger de impresion, tiene muchos mas atractivos, pero Jorge Sand nos ha dicho la moral de su drama en esta reflexion con que acaba :

« Muchas virtudes hay que penden de facultades negativas. No debemos estimarlas menos por eso: la rosa no se ha creado á sí misma y no es menos suave su perfume porque emana de ella sin que ella lo sepa; pero es preciso no admirarse mucho si la rosa se marchita en un dia, si las grandes virtudes domésticas se alteran tan rápidamente en un teatro para el que no fueron creadas. »